

Vol. XIX — 38e année
Novembre-Décembre 1957
Montréal — No 12



Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: - Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 19 novembre 1956.
Nihil obstat: Oscar Gravel, ptre, 5 mai 1957.

Vol. XIX, 38e année

MONTRÉAL, Novembre-Décembre 1957

No 12

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$ 1.00

A vie..... 20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>El Sordo</i>	531
Sœur Pauline-Marie, M.I.C.	
<i>Enfin ! France communie</i>	534
Sœur Hélène-du-Sacré-Cœur, M.I.C.	
<i>Ceux que la mort a fauchés</i>	536
<i>Promenade dans Taipei</i>	540
Sœur Marie-Elmire, M.I.C.	
<i>Echange missionnaire</i>	544
R. P. Serge Séguin, o.m.i.	
<i>Un grand africain</i>	547
R. P. Y. Kornke	
<i>Baguio</i>	552
Sœur Elisabeth-de-la-Trinité, M.I.C.	
<i>Le marché à la porte</i>	563
Sœur Marie-Théotime, M.I.C.	
<i>La jeepney</i>	565
Sœur Marie-Lucie, M.I.C.	
<i>Madeleine Tchang</i>	569
Sœur Marie-Céline, M.I.C.	
<i>Avec les Guides de Karonga</i>	572
Sœur Saint-Serge, M.I.C.	

Page-couverture:

Jouant à la maman, en Rhodésie du Nord.

El Sordo

par Sœur PAULINE-MARIE¹, M.I.C.

Quel n'est pas mon bonheur de voir se réaliser mes plus beaux rêves d'apostolat! Arrivée en missions depuis quelque temps, je puis enfin inaugurer des cours de catéchisme dans deux postes différents, à trois quarts d'heure de Marti: San Luis et El Sordo.

Pas banal du tout, le voyage qui nous y conduit! Accompagnée d'une jeune fille, ancienne du collège, je prends place dans l'auto « 1914 » que les propriétaires de la Centrale de Guipuzcoa ont mise à notre disposition. Le chauffeur, un Noir, se joue des bosses et des défoncements de la route. Sa manœuvre se fait alors plus ferme et le moteur vrombit comme celui d'un avion. Malgré tout, la voiture n'avance qu'à petit train, et non sans secouer rudement les passagers, tantôt de haut en bas, tantôt de gauche à droite; à certains endroits, l'on se croirait plutôt ballotés par une mer houleuse. Mais, quel calme délicieux dans le paysage, tout autour! D'immenses champs de canne à sucre, de patates, de riz, d'où émergent ici et là d'élégants palmiers!

A San Luis, une quinzaine d'élèves, prévenus de notre visite, nous atten-

dent. Les visages varient en couleur du noir au blanc, et les âges, de quatre à vingt ans. La leçon commence par le signe de la croix, mais, ô décevante surprise! pas un seul, pas même les grandes jeunes filles ne le savent faire. Triste conséquence d'écoles et de foyers sans religion! Nous avons là un beau travail de défrichage en perspective.

La leçon terminée, nous remontons en voiture et filons vers El Sordo où nous trouvons un autre groupe tout aussi ignorant, mais beaucoup plus nombreux, plus attentif et avide de connaître la religion. Les institutrices de ces élèves, deux jeunes Noires très gentilles, assistent elles-mêmes au cours, après quoi nous nous quittons bons amis, sur un *Hasta luego! hasta la semana que viene!* (Au revoir! à la semaine prochaine!)

Depuis, la voiture revient chaque semaine prendre les Sœurs catéchistes. Sur la route, le décor varie avec la saison. En février, au temps de la *safra* (récolte), les plaines se peuplent de travailleurs et présentent des scènes d'activités diverses. On recueille la *cana*, besogne qui

¹ Rita Leblanc, de Jonquières.



doit durer deux mois, et seul travail de l'année pour la majorité du peuple. Ployés en deux, l'échine exposée au brûlant soleil, les hommes coupent les tiges d'un geste rapide et les lancent au loin. Les machettes, longs couteaux à lame fine et mince, tourbillonnent sans arrêt dans la lumière dorée, laissant derrière eux des monceaux de canne.

Vers midi, on charge la récolte sur des charrettes trainées par six

énormes bœufs. Rien d'intéressant comme la rencontre d'un convoi de moissonneurs! Deux hommes montés sur de petits chevaux maigres ouvrent la marche. Vient ensuite, très souvent, un autre homme à pied qui entraîne les bœufs dans la direction voulue, en tirant un câble fixé au joug des deux premières bêtes: tâche pas toujours facile. Un nuage de poussière enveloppe choses et gens. Enfin, un autre cavalier

côtés et le chargement des wagons donne lieu chaque fois à des scènes typiques.

On ne va jamais à El Sordo sans ressentir une impression... de Palestine. Au milieu de la place se trouve un puits géant. Les chevaux et les bœufs s'y abreuvent comme les hommes et ceux-ci devisent gaiement, par petits groupes, près de leurs bêtes. Mais hélas! le bon Maître n'est pas là. Il ne vient plus s'asseoir, comme autrefois, sur la margelle de nos puits terrestres. A



nous, ses humbles missionnaires, il confie le mandat de révéler aux foules cette eau vive de la vie éternelle qui étanche toutes les soifs de l'âme humaine. Ah! qui n'envierait une si haute mission! Si les jeunes de chez nous en soupçonnaient le prix, avec quel élan ils voudraient, comme le Christ, vouer « aux choses du Père » les années si fugitives mais si précieuses de leur vie!

ferme le cortège. La caravane se dirige vers le chemin de fer où des wagons vides stationnent à intervalles réguliers. Les chariots de canne à sucre arrivent ainsi de tous

Enfin! France communie

par Sœur HELENE-DU-SACRE-CŒUR¹, M.I.C.

Qui est France?... Une bonne vieille Haïtienne aux cheveux blancs, aux rides innombrables, et qui a perdu toutes ses dents. Grand-mère n'a aucune idée de son âge car, au temps où elle apparut sur terre, on ne s'attardait pas à noter des événements aussi fréquents et aussi banals qu'une naissance ou un décès...

France grandit et vécut dans une ignorance complète. Pour elle, toute la religion se réduisait au sacrement de baptême. Il faut dire que la case de ses parents se trouvait perchée « en haut Tête Nicolas », c'est-à-dire au sommet du morne Nicolas, un sorte d'aire où, à cette époque, le prêtre ne pouvait atteindre qu'à de rares intervalles.

A deux reprises, pourtant, au cours des dernières années, France suivit des leçons de catéchisme, mais elle ne put accéder à la Table Sainte. Sa vieille mémoire se refusait-elle à enregistrer les explications des Mères? Ou bien, le moment venu, France se dérobait-elle à l'examen? Ou encore, ce qui est très vraisemblable, ne voulait-elle pas renoncer à la superstition? Personne ne saurait le dire car le bon Dieu seul connaît l'histoire intime de l'aïeule.

Cependant, grand-mère, au soir de sa vie, se voit hantée d'un vif désir: recevoir Jésus-Eucharistie. Dans son savoureux créole, elle plaide sa cause avec chaleur: « *Mé... m'pa connai ça qui fait m'pas cô comunié mais, si*

m'pas ta vlé maché nan chemin droite, m'pas ta vini chita icite-là chaque jour pour m'apprendé catéchisse, non! Ou connai tète moin dâ, main m'ta bien raimé la communion... » (Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas encore communie. Si je ne voulais par marcher dans le droit chemin, je ne viendrais pas m'asseoir ici chaque jour pour apprendre le catéchisme, car j'ai bien de la difficulté à étudier. Mais j'aimerais tant communier!)

Le jour souhaité va enfin se lever. Une fois encore, France suit pendant trois mois les instructions, après quoi elle reçoit la Confirmation. Quelques jours plus tard, elle est admise au Banquet des anges; sa préparation, fort laborieuse, datait de huit années. Il ne fut pas question de toilette, la robe blanche attendait depuis le même temps... France, qui gagne tout juste son repas quotidien, sut trouver dans son extrême pauvreté de quoi offrir deux cierges à l'église: véritable obole de la veuve, si hautement louée par le Maître!

Sans doute, la Vierge Marie prépara elle-même dans le cœur de France le trône de son Jésus, la bonne grand-mère lui avait adressé tant d'invocations!

Je me demande qui fut la plus heureuse, ce jour-là, de France la vieille première communiant, ou de la missionnaire, sa catéchiste? N'y a-t-il pas plus de bonheur à donner qu'à recevoir?

Sœur Hélène-du-Sacré-Cœur
part joyeuse pour une course
dans les mornes.



Ceux que la mort a fauchés



A Sai Wan, à l'est de l'île si pittoresque de Hong Kong, un enclos solitaire, abrité par de hautes montagnes et descendant jusqu'à la mer, garde le souvenir et les restes vénérés des nombreux combattants qui, en 1941, perdirent la vie de façon tragique, lors du siège de la ville par les Japonais.

Tel un régiment de soldats en revue, des milliers de pierres blanches s'alignent avec parfaite symétrie au pied d'une grande croix également blanche. Là, reposent depuis bientôt seize ans, ces malheureuses victimes de la haine et de l'orgueil des hommes, immolées dans la fleur de la jeunesse et de l'enthousiasme. Les nations du Commonwealth ont chacune leur contingent dont les modestes pierres

Notre révérende Mère Madeleine-du-Sacré-Cœur, Supérieure Générale, et Mère Julienne-du-Saint-Sacrement, Conseillère Générale, de passage à Hong Kong pour la visite officielle de nos Missions, ont tenu à déposer une prière sur la tombe des soldats canadiens qui dorment leur dernier sommeil au cimetière de Sai Wan.



Un quartier de réfugiés à Sai Wan.



tombales, groupées ensemble, s'ornent de l'emblème de leur pays respectif. Multiples, les feuilles d'érable poussées dans ce champ d'honneur, et au-dessous, se lisent des noms canadiens-français bien connus: Lapointe, Robidoux, etc. Ces jeunes de chez nous qui tombèrent pour la plupart le jour même de Noël, loin de la patrie et des êtres chers qu'ils pensaient revoir un jour, ont peut-être acheté, par leur sacrifice, la paix et la prospérité dont jouit notre beau Canada. Aussi, est-ce avec un sentiment d'émotion et de reconnaissance que tout Canadien qui visite Hong Kong parcourt les rangs de ces braves, endormis pour jamais, et laisse tomber sur eux les larmes de son cœur avec la prière fervente de ses lèvres.

Tout près, d'autres exilés, les pauvres Chinois de la zone communiste, sont venus s'installer. Le versant des montagnes avoisinantes se couvre de plus en plus des habitations que le gouvernement de la Colonie érige pour ces infortunés, ou des bicoques que ceux-ci se construisent de leurs mains.

A tous ceux-là aussi qui souffrent du froid, de la faim, loin de leur foyer, notre charité doit offrir un tribut de commisération et une aide spirituelle efficace.



FORMOSE

Promenade dans Taipei

par Sœur MARIE-ELMIRE ¹, M.I.C.

¹ Jeanne d'Arc Allary, de Sainte-Mélanie de Joliette.



Bienfaisant ruisseau qui prête son
onde pour toutes nécessités!



Un clair après-midi de Tous-saint, quelle occasion suggestive d'aller visiter le cimetière païen — magnifique, dit-on — qui s'étage là-bas dans la montagne! Sœur Sainte-Rose¹, Sœur Sainte-Angéla² et moi partons à travers la ville, enchantées de faire un peu connaissance avec notre pays d'adoption.

Trois religieuses blanches dans la rue, voilà certes de l'inédit pour nos Taiwanais! Ils accourent de tous

côtés pour voir, examiner les Sœurs étrangères puis échanger à haute voix leurs remarques. Par contre, nous ne manquons pas d'observer à loisir nos nouveaux concitoyens.

Après avoir traversé la place du marché, nous débouchons près d'un ruisseau où des femmes chinoises font la lessive, agenouillées sur le sol, presque dans la rue. Elles n'ont ni laveuse niessoreuse électrique: un morceau de savon, voilà tout leur

¹ Jeanne Sanschagrin, de Charlesbourg.

² Gabrielle Drouin, d'Inverness.



accessoire de blanchissage. A côté d'elles, d'autres ménagères lavent leurs légumes, sans s'offusquer des oies qui barbotent dans le courant. Plus loin, une jeune fille vient s'y rafraichir les pieds, sans enlever ses sandales de bois, puis, légère, continue sa route. Bienfaisant ruisseau qui prête gracieusement son onde pour toutes nécessités!

Tout en allant, nous remarquons de larges paniers renversés à la porte de chaque maison, ce qui nous intrigue un peu. Mais nous découvrons qu'ils

servent de basses-cours. Eh! oui, une poule et ses poussins gîtent en dessous de celui-ci et de petites oies sommeillent sous cet autre. Les gros volatiles, mis en liberté pour la journée — sans doute parce qu'on avait besoin du panier — rentreront ce soir... sous la tente. Toujours économes autant que pratiques, ces ingénieux Chinois!

Nous cheminons une bonne demi-heure avant d'arriver à la montagne. Deux soldats, fusil à l'épaule, gardent l'entrée du cimetière. Munies de

leur permission et conduites par un guide, nous explorons ce champ des morts, vraie forêt de mausolées fort curieux. La plupart ressemblent à des espèces d'oratoires avec riches décorations architecturales: on y ménage une ouverture de chaque côté, afin d'aérer l'esprit du mort qui l'habite. Ici, on n'enterre pas les cercueils, ils sont déposés sur le sol. L'épithaphe est gravée sur la porte du monument; devant, est placée l'urne de cuivre où brûler le papier-monnaie destiné aux dépenses des morts. Certains de ces vases contiennent des cendres encore chaudes. Nous croisons un homme ayant précisément en mains des liasses de ce papier-monnaie ainsi qu'un panier de provisions. Il s'en va porter ses offrandes sur le tombeau familial. Faute de temps, nous devons renoncer à le suivre pour être témoins des rites. Beaucoup de Chinois font construire de leur vivant le monument qui doit abriter leur « esprit ». Les tombeaux sont fleuris à profusion et ombragés d'arbres magnifiques, surtout de cyprès. Un long escalier de pierre mène à une riche pagode élevée sur

l'un des mausolées, le plus somptueux du cimetière. Un autre, non moins remarquable, rappelle le souvenir de la belle-fille de Tchang Kai Che, gouverneur de Formose.

Sans doute, en cette nécropole païenne, le signe d'amour et d'espoir de la Rédemption n'apparaît nulle part. Mais on y lit partout de façon saisissante le culte révérenciel des Chinois pour leurs morts et surtout leur ferme croyance en l'immortalité de l'âme dans une vie future.

Tout en redescendant les pentes, nous admirons la plaine avec ses rizières mûrissantes. Et je pense à l'autre moisson, celle des âmes, blanchissante aussi, mais hélas! sans moissonneurs! Quel n'est pas mon bonheur intime d'avoir été choisie et envoyée avec ce sublime mandat de glaneuse dans le Champ du Père! Au merci ému qui monte de mon cœur, se mêle une ardente requête: O Notre-Dame des Vocations, suscitez des ouvriers en grand nombre pour engorger la moisson formosane, avant qu'il ne soit trop tard!...

INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

Novembre: Le développement des vocations missionnaires parmi la jeunesse des Philippines.

Décembre: Les réfugiés d'Extrême-Orient qui ont fui la domination communiste.

Échange

«...Lorsque, encore enfant, je correspondais avec le R. P. H.-P. Dionne, fondateur de cet organisme missionnaire, alors qu'il travaillait dans le Grand Nord canadien, j'étais bien loin de penser que je bénéficierais un jour des services de l'AIDE INTELLECTUELLE MISSIONNAIRE... dans mon pays de mission. Quel touchant échange!»

(Sœur Marie-Pia, M.I.C. Philippines)

missionnaire

par le R. P. SERGE SEGUIN, O.M.I.

La Providence réserve parfois de ces échanges aussi inattendus que bienfaisants à ceux qui donnent

gratuitement et sans compter. Si la récompense n'est pas toujours aussi tangible, n'est-elle pas toujours très profonde?

Voici l'histoire d'une organisation missionnaire qui réalise depuis vingt-cinq ans un magnifique « échange ».

INITIATIVE DE FUTURS MISSIONNAIRES

En 1932, des étudiants oblats du scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa fondèrent une librairie originale. Une librairie qui aurait pour but de fournir gratuitement aux missionnaires

« Joie de donner... »



R. P. H.-P. Dionne, o.m.i.

les livres dont ils ont besoin. Ils mirent sur pied une petite organisation qui leur permit d'expédier cette année-là près de six cents volumes.

L'Aide intellectuelle missionnaire (A.I.M.) était lancée.

LA JOIE DES MISSIONNAIRES

Les organisateurs allaient eux-mêmes bénéficier de leur œuvre. Le P. H.-P. Dionne, O.M.I., devenu missionnaire aux glaces polaires (où il se noya en 1949 au cours d'une

randonnée apostolique) et le P. J.-L. Benoit, O.M.I., en Afrique du Sud, reçurent avec joie plusieurs envois de L'A.I.M. Mais leur joie était plus grande encore de voir progresser l'A.I.M. car elle apportait à des centaines d'autres missionnaires comme eux, cette aide dont ils expérimentaient tout le prix.

DES LIVRES!

Oui! Cela peut sembler surprenant, mais il faut voir ce que certains missionnaires nous écrivent:

Élèves du Pensionnat de Katete, Nyassa-Nord.



« ... et joie de recevoir! »

Il arrive que nos frères soient obligés de reprendre les mêmes volumes pour leur lecture spirituelle, par manque d'autres volumes...

(P. P. Langlois, O.M.I., Labrador)

La bibliothèque ici est très pauvre et nos Pères ont de ce fait bien du mal à préparer leurs sermons, à résoudre les questions sociales, etc. Vous serait-il possible, révérend Père...

(P. Jérémie de la Croix, Carme, Prieur—
Malabar, Indes).

D'ailleurs, tous les livres que vous envoyez, quels qu'ils soient, trouveront leur utilité soit à l'école primaire, soit au Junior Sec. School.

(Sœur Claude-de-la-Colombière, M.I.C.,
Afrique.)

LE TRAVAIL SE CONTINUE

L'A.I.M. a répondu à des centaines de missionnaires de congrégations et de nationalités différentes. Une dizaine d'étudiants oblats s'y consacrent aujourd'hui, tout en poursuivant leur formation. Leur travail reste forcément limité mais ils réussissent à distribuer pour plus de quatre mille dollars de volumes par année.

D'OU VIENT L'ARGENT ?

La source fut intarissable pour vingt-cinq ans! Laïcs, communautés religieuses, curés, vicaires, collègues, compagnies nous ont fourni volumes usagés, livres neufs, vieux timbres ou encore de l'argent pour nous en procurer.

LES AMIS DE L'A.I.M.

C'est là la véritable source! L'A.I.M. n'est que la *centrale* qui se

charge de distribuer ces dons aux missionnaires qui en ont le plus besoin. Aussi, en leur nom, elle remercie fraternellement ses amis, anciens... et nouveau.

Il y a trois moyens d'aider l'A.I.M.: des livres usagés: spiritualité, théologie, philosophie, science, Missels, dictionnaires, etc.

des vieux timbres: canadiens ou étrangers.

des dons en argent: pour acheter des livres.

EN ÉCHANGE

A ses amis et collaborateurs, l'A.I.M. n'a d'autre chose à offrir, en échange, que la participation aux mérites et à la joie du missionnaire.

Comme il fait bon à une missionnaire de pouvoir jouir d'une belle lecture à la fois instructive, édifiante et parfois comique; il nous semble être encore tout près de notre cher pays et des nôtres. Ça nous délasse et nous donne du courage pour continuer à nous dévouer auprès de nos chers Noirs.

(Sœur Sainte-Yvette, M.I.C. —
Karonga, Nyassaland).

Les Missionnaires gardent un profond souvenir de leurs bienfaiteurs et plusieurs aussi nous assurent de leurs prières:

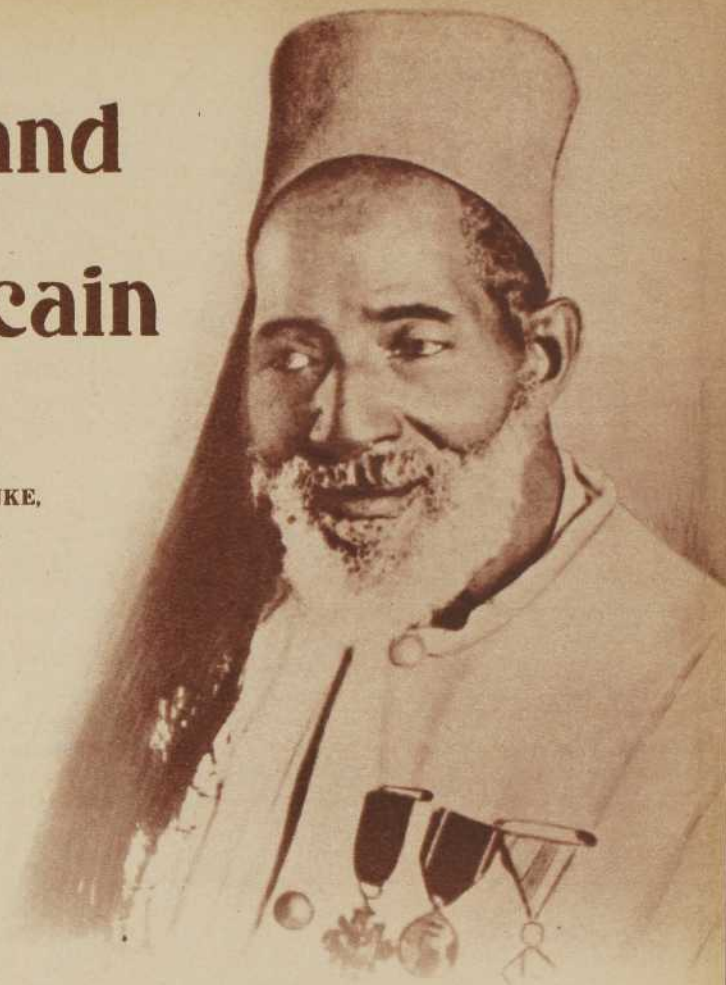
Ne craignez pas de dire aux bienfaiteurs que je prie pour eux et pour tous ceux qui participent à cette œuvre précieuse. Ces revues comme les autres livres, surtout mon Bréviaire et les deux Missels que je tiens de vous, me rappellent souvent votre belle charité missionnaire.

(P. A. Blais, O.M.I., Sud-Afrique).

L'Aide Intellectuelle Missionnaire
Avenue des Oblats,
Ottawa, Ont.

Un grand Africain

par le R. P. Y. KORNKE,
Luxembourg



GRAND MÉDECIN

Dix distinctions décoraient la poitrine du médecin noir, quand l'évêque et le vicaire général du diocèse de Karéma, le 26 avril 1956, vinrent accompagner le vénérable « vieux » au lieu du repos éternel. Peu avant la mort du docteur, le gouvernement français l'avait accueilli dans la légion d'honneur. Adrien Atiman, à qui les Belges et les Anglais rendaient hommage, était né dans l'empire colonial français. Quand ? Il ne savait pas exactement lui-

même. Probablement en 1865. Son père qui s'appelait Djiondi était régisseur des plantations de sucre de Tindevua au bord du Niger, au Soudan français. Sa mère, Tendmussa, faisait la cuisine pour le patron. Leur fils, Atiman ou Athman ne serait sans doute jamais devenu médecin et ne serait jamais allé au cœur de l'Afrique, s'il n'avait pas été volé un beau jour par les Touareg sauvages qui l'emmenèrent à Tombouctou. En un an, il fut vendu à

quatre maîtres différents. Le dernier d'entre eux le conduisit à Elgoleah où il fut l'esclave d'un maître qui se rendait à Méthili; c'est là que le P. Deguerri, un des premiers Pères Blancs, le rencontra dans un état lamentable. Le Père l'acheta et le mit à l'école Saint-Eugène, près d'Alger. Le petit Atiman y apprit à lire et à écrire et, plus tard, à Tunis, il étudia le catéchisme. Quand, en 1881, le Cardinal Lavigerie ouvrit l'Institut pour la formation de médecins-catéchistes nègres, à l'île de Malte, Atiman fut l'un des seize premiers élèves. Pendant six ans, il fit ses études à la faculté de médecine (anatomie et chirurgie); puis, vers le milieu de juin 1888, il accompagna les premiers missionnaires au centre de l'Afrique, au lac Tanganyka. A partir du 2 février 1889, il travailla et se distingua tellement que, peu après, il était connu dans tout le centre de l'Afrique, comme pendant la première guerre mondiale; il s'est occupé aussi des soldats belges, le gouvernement belge lui prouva sa reconnaissance en lui décernant trois décorations. A l'occasion des noces d'or du roi Georges V et de la Reine Mary, le gouvernement anglais lui fit l'honneur de lui offrir la médaille commémorative et, le jour du couronnement de la Reine Elisabeth II, on lui offrit la médaille du couronnement. Au cours de l'année dernière, l'Angleterre rendit hommage à un des plus grands bienfaiteurs de son empire colonial en décernant au docteur Atiman la médaille d'or pour ses services extraordinaires rendus à l'humanité souffrante. Cette distinction est conférée tout au plus une fois par an. Il y a trois ans, elle fut conférée au docteur Albert Schweitzer et, il y a deux ans, à personne.

Lorsque le docteur Atiman, en sa qualité de médecin monta à bord du vapeur « Tanganyka » appartenant au gouvernement colonial anglais, il savait que tous les passagers le guettaient pour le voir et, si

possible, pour le photographier. Malgré cela, il ne portait jamais aucune de ses distinctions. En vrai Nord-Africain, il portait une culotte blanche courte, une chemise blanche en couil et un Fez rouge avec un gland long. Les trois médailles que les papes lui avaient décernées pour ses mérites ne décoraient même pas sa simple veste tropicale et pourtant il était si fier de ses médailles.

GRAND CHRÉTIEN

Le Pape Léon XIII envoya au médecin du lac Tanganyka la médaille *Pro Ecclesia et Pontifice*; le Pape Pie XI lui décerna la médaille *Bene Merenti* et Pie XII le nomma Commandeur de l'Ordre de Saint Sylvestre. Africain à l'esprit positif et vrai chrétien, Adrien Atiman restait indifférent vis-à-vis des distinctions que les gouvernements coloniaux lui décernèrent à Karéma, au moment où le régent de la province de Tabora lui remit la seconde décoration anglaise. Après la cérémonie j'accompagnais le savant au bateau. Chemin faisant il me dit en toute sincérité: « J'aurais préféré quelques shillings pour notre hôpital à cette décoration. »

Cependant, il se réjouissait comme un enfant des distinctions papales, non pas pour décorer sa poitrine, non plus parce qu'elles lui prouvaient qu'au plus haut lieu de la hiérarchie ecclésiastique on reconnaissait ses services rendus à l'expansion de l'Église d'Afrique. Non, Adrien Atiman était fier des distinctions papales, parce qu'elles étaient un cadeau de son père spirituel que, depuis son baptême, il honorait et aimait de toute son âme. Cette affection, cette vénération pour le représentant du Christ étaient émouvantes et édifiantes, quand le docteur noir parlait du pape. On sentait que le baptême qu'il avait reçu en 1882 de la main du Cardinal Lavigerie, avait fait du sauvage du désert un fils aimant et obéissant de l'Église. Et comme

il avait désiré ce baptême, cette incorporation dans l'Église catholique! A treize ans, le jeune garçon fit la connaissance de l'Église à Tunis. A partir de ce moment il demandait toujours: « Père, baptise-moi. » Quand le missionnaire l'interrogeait: « Pourquoi demandes-tu si souvent et si impétueusement le baptême? » Le petit esclave racheté répondait: « Parce que je ne veux plus être un enfant du diable! Tant qu'on n'est pas baptisé, on est méchant. » Lorsque, enfin, l'étudiant en médecine fut baptisé par le grand apôtre d'Afrique sous le nom d'Adrien, il dit, le yeux pleins de larmes de reconnaissance: « Oh! comme Dieu est bon! Il a plus pitié de moi que du pauvre esclave qui à ma place a été vendu aux Arabes. » En disant cela, Adrien fit une allusion à l'époque où il était esclave, à un événement si douloureux et si bouleversant qu'il n'arrivait plus à le chasser de son esprit. A l'âge de huit ou neuf ans, il avait été volé à ses parents par les Touareg qui l'emmenèrent à Tombouctou. La troisième fois il fut vendu à un musulman, au prix de trois assiettes de sel et de trois sacs de cauris (4,500 cauris valaient 5 francs français à l'époque). Le même jour, son nouveau maître quitta le mystérieux Tombouctou avec cinq cents esclaves et trente arabes armés. Le petit Atiman devait aider à transporter au nord de l'ivoire et du caoutchouc, des plumes d'autruche et de l'or. Ce fut une marche infiniment pénible à travers le désert sec et torride. Pour éviter que les porteurs ne meurent, on leur donnait le matin quelques boules de sorgho, achetées la veille au soir, qu'on trempait dans de l'eau avant de les manger. Mais bien souvent l'eau manquait. Pour ne pas mourir de soif, on tuait parfois un chameau qui, à la dernière oasis, s'était rempli le ventre d'eau. Les Touareg lui avait coupé la langue afin que l'eau se gardât dans l'estomac sans être mélangée. Si,

après avoir tué le chameau, on trouvait quelques gouttes d'eau pour la caravane, on n'en donnait un petit peu qu'aux plus forts et aux plus brutaux. Les petits et les faibles, comme notre Atiman de neuf ans, continuaient à avoir soif. Enfin, après quelques journées de marche pénible, la caravane rencontra une source. Épuisé au point de mourir, on voulait passer trois jours à cet endroit pour se reposer. « Cette halte devait me coûter cher », raconta Atiman plus tard. « Mon maître avait quatre malheureux chameaux qui, de jour en jour maigrissaient. Voilà pourquoi il décida de me vendre pour acheter un jeune chameau pour cette somme d'argent. Le marché fut vite conclu. Le soir j'allais appartenir à un autre maître. Mais le bon Dieu en avait décidé autrement. Un esclave plus fort et plus âgé fut livré à ma place. » « Que serais-je devenu si on m'avait vendu à ce moment-là? dit Atiman au soir de son baptême. Comme le bon Dieu a été miséricordieux pour moi! En ce moment-là je ne savais pas encore prier Dieu, je n'avais pas encore la joie de l'espérance d'un ciel. Si je suis chrétien à présent, je le dois uniquement à la grâce et à la miséricorde de Dieu. »

Cette grâce, cette miséricorde, Atiman ne les a pas oubliées durant toute sa vie. Jeune étudiant de l'Université de Malte, médecin au Centre de l'Afrique noire, époux et père de famille, chef et catéchiste de la foi catholique, partout Adrien Atiman a été un exemple pour tous les chrétiens et même pour les laïcs qui collaboraient à la propagation et à l'approfondissement de la foi. Son fils unique, que Wansahira, la fille du sultan Chasa de Wabende, lui donna le 23 novembre 1892, fut ordonné prêtre en 1923. Ce fut le premier prêtre africain du Vicariat de Tanganyka. Ce n'est pas extraordinaire étant donné que son père était un si grand chrétien.

GRAND HOMME

Le mariage du docteur Atiman avec la fille païenne du Sultan, Wansahira, qui appartenait à la tribu des Wabende, hostiles aux missions (milieu de la rive orientale du long lac de Tanganyka) en dit plus long qu'un gros livre sur la grandeur humaine de cet homme. Le mariage est toujours une affaire toute personnelle et une affaire du cœur. Le docteur noir de Karéma avait cependant très certainement un cœur très grand et une volonté très forte. Il n'aimait dans la fille du Sultan certainement pas seulement l'extérieur, mais avant tout son âme. En 1889, le mariage fut célébré à grande pompe et déjà en 1891, Wansahira fut baptisée sous le nom d'Agnès. Il est compréhensible qu'il existait des différences d'opinion entre le docteur cultivé et élevé chrétiennement et sa femme illettrée, élevée en païenne. La volonté tenace de ce grand homme et son adaptation profondément chrétienne ne lui permettaient pas de se plaindre jamais. « Par ce mariage, nous avons réussi à gagner pour le Christ tout ce pays où toute activité missionnaire était impossible autrefois. »

Tous ceux qui le connaissaient admiraient la volonté tenace d'Atiman et sa haute intelligence qui incita le Cardinal Lavigerie à l'envoyer à l'Université de Malte. En plus de cela, cet Africain avait des qualités de cœur telles qu'on ne les rencontre que rarement chez les blancs cultivés. Nous ne parlerons que de deux d'entre elles: son sentiment du devoir extraordinairement développé et sa profonde reconnaissance.

Souvent la tempête faisait rage dans la baie ouverte de Karéma et les vagues écumeuses du lac de Tanganyka se brisaient avec une telle force que même les indigènes les plus téméraires n'osaient pas confier leurs canots et leur vie à l'eau. Lorsque alors, le vapeur Riemba, à cinq cents

mètres du rivage se trouvait ballotté sur le lac démonté, Adrien Atiman forçait toujours un de ceux qui possédaient un canot de l'amener au bateau tanguant. Le gouvernement colonial anglais lui donnait même de petits appointements pour examiner si les voyageurs africains du Riemba étaient en bonne santé. Ces appointements avaient beau être très modiques, le docteur Atiman se sentait obligé en conscience de monter à bord du vapeur, même quand la traversée était extrêmement dangereuse.

Le 2 février 1889, le jeune médecin rentrait après avoir fait à pied, aller et retour, la longue route de Monbassa à Karéma, non sans beaucoup d'aventures et de fatigues. Mgr Bridoux, chef de l'Église de Tanganyka, lui dit: « Maintenant, vous resterez auprès de moi et vous serez dorénavant le médecin de mes missionnaires et de mes indigènes. Si un missionnaire tombe malade, il faut que vous le guérissiez le plus vite possible. Si l'on vous dit qu'il y a des indigènes malades, il ne faudrait pas renâcler devant la distance pour aller les voir! » Comme le docteur Atiman a pris ces paroles de son évêque à la lettre jusqu'à sa vieillesse!

Il n'attendait pas qu'on lui parle d'un malade, tous les jours, après avoir terminé les visites médicales, les traitements et les opérations, il prenait son sac de médecin, souvent aussi un petit flacon d'eau bénite et s'acheminait vers les villages souvent lointains. Dieu seul sait combien de milliers de gens ont été guéris par ces visites à domicile, non pas seulement physiquement, mais aussi spirituellement. Adrien Atiman n'était pas seulement le médecin des corps, il voulait être avant tout missionnaire et apôtre. Il se présentait lui-même aux visiteurs européens comme un « catéchiste-médecin », d'abord catéchiste, enseignant la foi, sauveur d'âmes, ensuite médecin. Il va de soi que cet homme

faisait preuve d'un zèle tout particulier. Quand il s'agissait de remettre debout un missionnaire malade, l'évêque n'avait qu'à lui dire: « A Ville Station, il y a un père ou un frère malade », aussitôt il demandait la permission d'y aller. Il faut avoir été témoin de ses soins désintéressés et du don qu'il faisait de lui-même pour savoir jusqu'où allait son dévouement pour les missionnaires malades.

En août 1948, je souffrais une fois de plus d'un fort accès de paludisme, pendant quinze jours, je grelottais de fièvre, la température montait régulièrement à plus de 41°. Le docteur Atiman se trouvait justement dans une station à trois cents kilomètres de la mienne. Avec l'évêque, il devait célébrer le cinquante-naire de cette station lorsqu'il entendit parler de ma forte fièvre; il pria aussitôt l'évêque de l'amener à mon lit de malade. Aujourd'hui encore je vois le vieillard de quatre-vingts ans, assis à mon chevet et ne me perdant pas une minute de vue. Après l'accès de fièvre nocturne, je le priai d'aller se coucher, ce qu'il fit à son corps défendant. Avant d'aller à la messe de 6 heures, le lendemain matin, il m'avait déjà fait une visite pour voir comment j'allais. La plupart des missionnaires du diocèse de Karéma pourraient raconter du docteur Atiman quelque chose de semblable ou quelque chose de plus édifiant encore.

A côté de ces soins maternels, pleins d'abnégation, un des traits principaux de son caractère était sa profonde reconnaissance. En 1882, lors de son baptême, une Française de qualité lui servait de marraine. De temps en temps, cette mère spirituelle envoyait à l'étudiant en médecine un peu d'argent de poche. Que faisait Adrien de cet argent? Il le portait au supérieur en le priant de dire des messes. « A quelle intention? » demandait le Père. « Aux intentions de ma marraine ».

Plus tard, quand un fonctionnaire représentant un gouvernement lui décernait une distinction, le docteur Atiman remerciait en langue française en soulignant que par cette décoration, on rendait hommage aux Pères Blancs auxquels il devait tout après Dieu. Ce n'était que pour leur faire honneur qu'il portait ces distinctions. La gratitude était pour lui quelque chose de si naturel, qu'il ne comprenait pas comment les hommes pouvaient oublier ce devoir. Une certaine nuit, à la station missionnaire de Chala, on frappa à la porte de ma chambre. C'était un fonctionnaire anglais; il m'amenait une Européenne qui était soudain tombée gravement malade dans le maquis. Le docteur Atiman se trouvait justement à ma station, je le réveillai et, après avoir vu la malade dans l'auto, le docteur me dit: « Père, donnez ma chambre à cette dame, si je suis obligé de rester plusieurs jours à la mission, je vais chercher quelque chose au village, car vous n'avez qu'une seule chambre à donner. » Il commença aussitôt à exercer sa profession de médecin et ne quitta pas le chevet de la malade avant que la dame ne fût emmenée dans une voiture gouvernementale, à sa propre colonie. En faisant ses adieux, la malade nous remercia, nous autres missionnaires du secours donné, mais elle n'adressa pas une parole de remerciement au fidèle docteur noir. « Aucun Africain n'aurait fait comme elle! » dit notre bon médecin, et il avait sans doute raison!

Adrien Atiman connaissait le monde et il ne travaillait pas pour récolter la reconnaissance. Ce qu'il attendait, il l'avait exprimé au moment de son baptême à l'île de Malte: « A présent je possède l'espérance réconfortante du ciel. » Si jamais un homme a atteint ce but, c'est certainement le médecin de Karéma.

(Die Katholischen Missionen, 1956-6.)



CITY OF BAGUIO

par Sœur ELISABETH-DE-LA-TRINITE, M.I.C.

(Rhéa Allard, de Sainte-Élisabeth de Joliette.)

PHILIPPINES

◆ Pour tout habitant des Philippines, comme pour l'étranger qui, un jour, eut la bonne fortune de traverser l'Archipel, le mot Baguio évoque l'idée d'une oasis de fraîcheur au milieu d'une terre de feu, d'un petit paradis aux maisonnettes blanches ou roses, nichées dans le vert éternel de ses pins et qui invitent à vous reposer.

Choisie à cause de son climat exceptionnel pour la capitale d'été du pays, cette ville à 160 milles au nord de Manille jouit en effet d'une température idéale de 64° à 68° F. presque en tout temps de l'année.

Quel contraste par conséquent avec la véritable capitale où le voyageur a l'impression de tomber dans un four à la descente de l'avion qui l'amène de régions plus tempérées; où, à longueur de jours et de mois, vous sentez à tout instant des ruisselets qui coulent de votre front, de vos membres, et imbibent tous vos vêtements! Rien d'étonnant donc si, pour fuir semblable fournaise, l'on songe à s'évader vers un endroit au

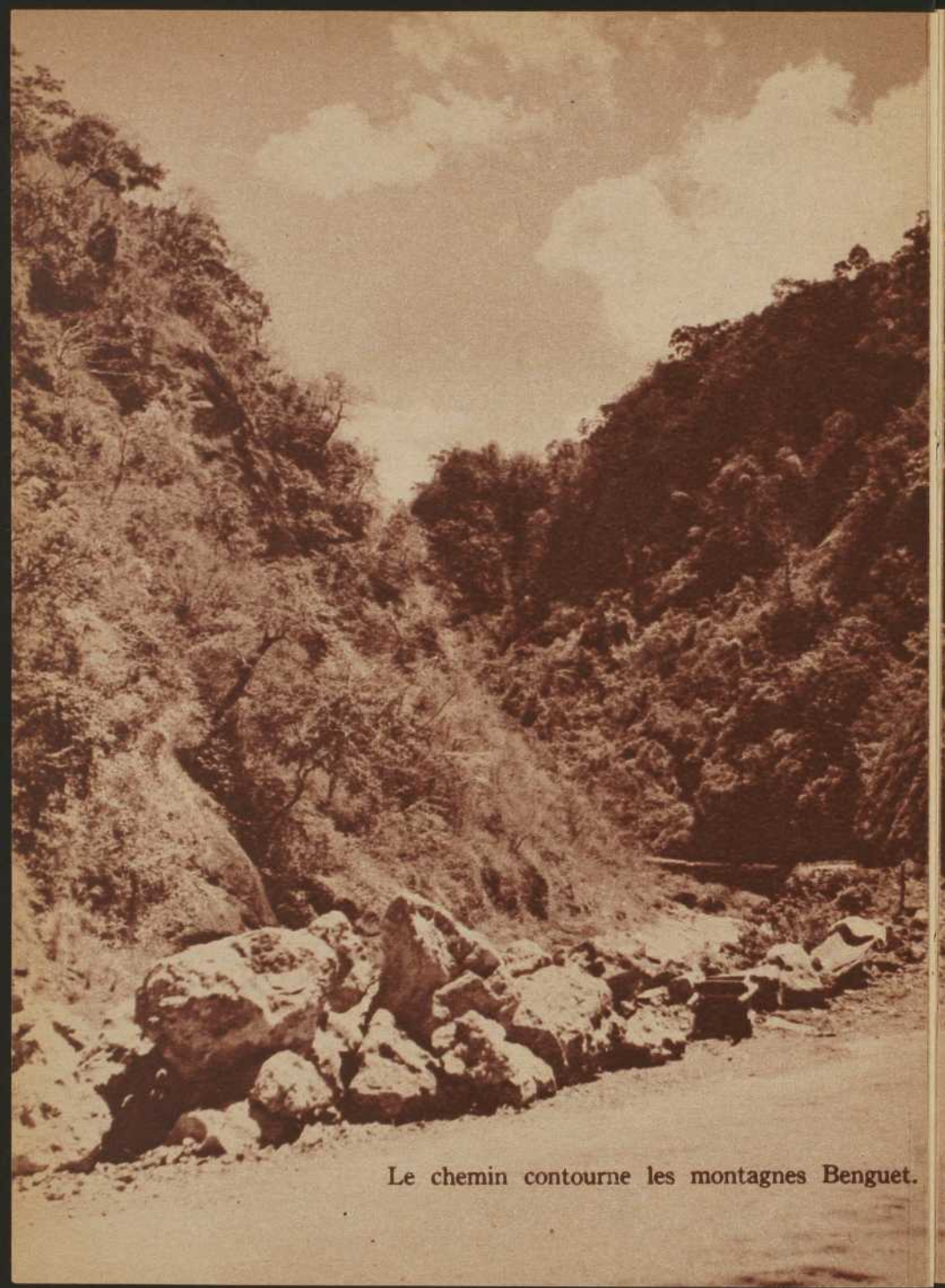
mois de mai perpétuel comme l'est Baguio.

Une bonne route d'asphalte conduit à cette charmante ville de la Province dite des Montagnes, parce qu'elle est couverte sur toute son étendue par les Cordillères centrales, dont les cimes atteignent jusqu'à 7,500 pieds de hauteur.

On ne traverse d'abord que champs très plats, semés de riz, de légumes ou de canne à sucre. Ici et là, les paysans travaillent, la tête protégée par leur large chapeau en nipa tressé. Partout, le carabao à l'allure pas pressée fait office de tracteur, soit pour le labour, soit pour le transport des récoltes. Au bord de la route, s'étalent de gigantesques manguiers aux branches chargées de fruits, des papayers, des cocotiers, des bananiers, etc.

Mais voici que le Kennon Road a atteint les premiers massifs qui se profilent à l'horizon. Il commence soudain à zigzaguer de façon terrible, entraînant notre voiture dans des courbes périlleuses, autour de



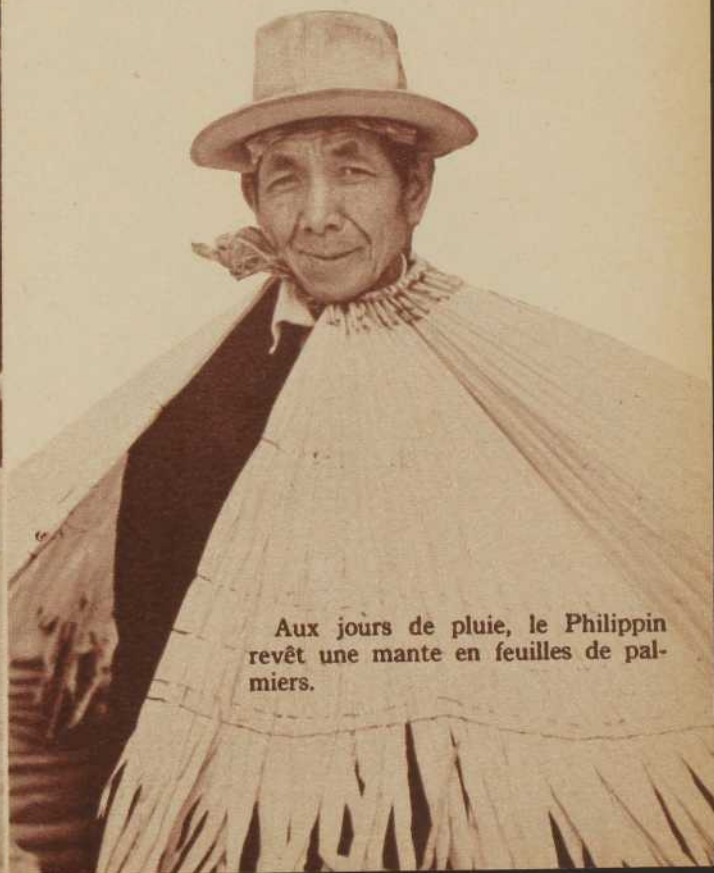


Le chemin contourne les montagnes Benguet.

montagnes dont le pied s'enfonce dans d'énormes précipices. Mieux vaut ne pas mesurer du regard la profondeur de ces abîmes et tenir plutôt les yeux sur le bleu pur du ciel et les pompons d'ouate épinglés à la tête des monts, nous fiant à l'expérience de notre chauffeur qui connaît les points précis de la route où peuvent s'effectuer les rencontres éventuelles.

A un endroit désigné, considérant le chemin parcouru, nous pouvons admirer le ruban blanc du Kennon Road descendant en six boucles superposées, du faite au bas d'une montagne. Le spectacle est grandiose!

Baguio est maintenant tout près! L'odeur tonifiante des pins nous le dit, car la ville, de



Aux jours de pluie, le Philippin revêt une mante en feuilles de palmiers.



même que toute la région, est entièrement garnie de ces conifères, voilà pourquoi on la nomme « Cité des Pins ».

C'est l'heure de midi. Selon son habitude ici, le soleil fait sa sieste journalière. Une légère ondée désaltère la nature et rafraîchit l'atmosphère, à ce moment où, d'ordinaire, la chaleur devient plus intense. L'averse passée, le beau temps réapparaît pour jusqu'au lendemain midi.

Dans un ciel d'un bleu profond, de grands cumulus continuent de flotter avec grâce. Jamais je n'ai vu firmament si splendide! Le soir, une myriade d'étoiles, très grandes et très brillantes, s'y allument. Des millions de ces feux s'accrochent aux branches des pins, les transformant en une forêt d'arbres de Noël aux bougies étincelantes!

Un cachet spécial de propreté marque la ville de Baguio. Son





Le Kennon Road zigzague sur six plans superposés.

marché surtout est réputé le plus propre de l'Orient. Serait-ce pour paraître plus coquets dans le vert de leur encadrement, les édifices sont peints en blanc, crème ou rose pâle, avec toiture rouge.

Juste à la crête de la Dominican Hill, s'élève, tout en blanc, le monastère des dominicains. Au fond du jardin de la Communauté, un superbe groupe de Fatima s'entoure d'une opulente végétation. Sur le Mont Mirador, à 4,970 pieds dans le ciel, la Compagnie de Jésus a reconstruit son fameux Observatoire de Manille et, au point culminant de la montagne, érigé une magnifique grotte de Lourdes où l'on accède par un escalier de deux cent vingt-cinq degrés.

Un peu plus bas, on découvre le couvent des récollets, puis le Pines Hotel et la Cathédrale aux teintes pastel. Mansion House, résidence d'été du Président des Philippines, occupe un site en-





Au marché de Baguio.



Noviciat des Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception à Baguio.

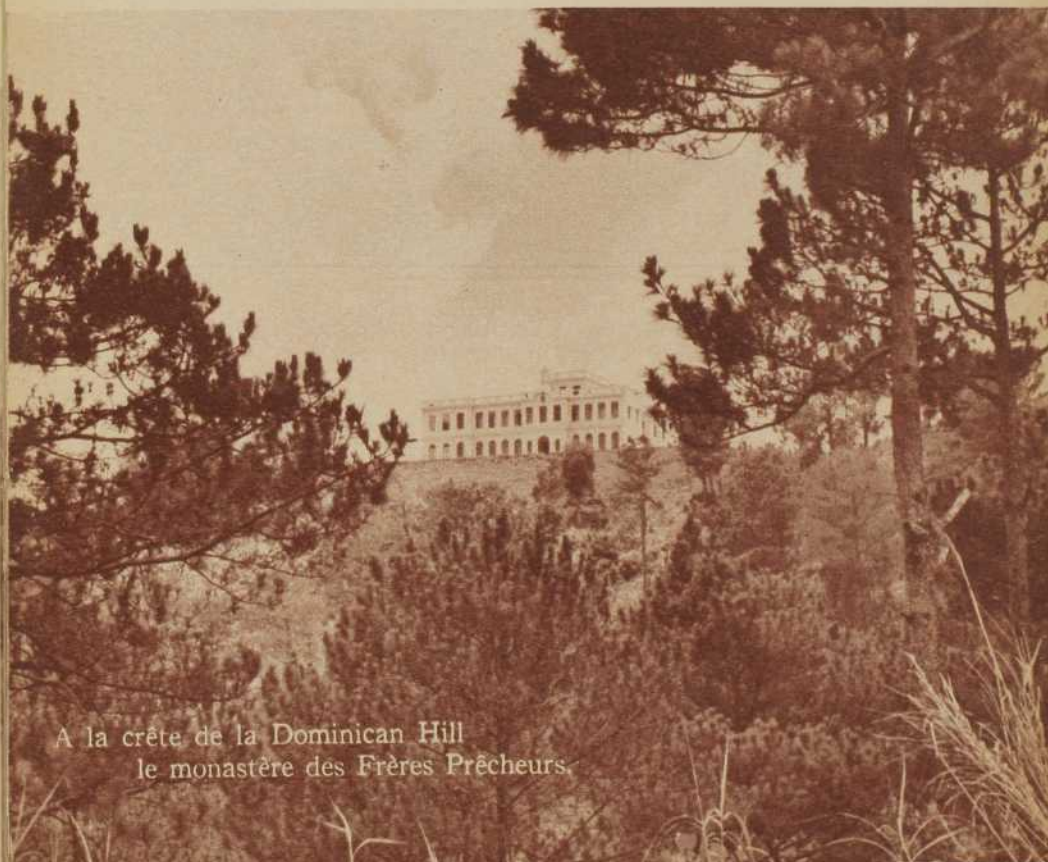
chanteur, face au Wright Park. Le Mines View Park donne une vue spectaculaire des mines d'or de Baguio et des montagnes Benguet. Au Camp

John Hay, l'Armée américaine tient ses quartiers généraux dans des édifices modernes, parmi lesquels figurent un hôpital, une chapelle, un

poste d'incendie et un immense jardin-amphithéâtre où pousse une infinie variété de fleurs et de plantes.

La plupart des Congrégations religieuses résidant à Manille ont ouvert un établissement à Baguio afin d'y envoyer leurs sujets malades ou fatigués. Quelques-unes y ont un noviciat, telle notre Communauté. Cette maison construite en 1955 est perchée sur l'un des sommets les plus élevés, un peu en dehors de la ville. Émergeant des bouquets de

pins, la bâtisse présente un aspect fort attrayant avec sa toilette gris pâle et son chapeau bois de rose. Toutefois, elle semble plus spacieuse qu'elle ne l'est en réalité. La partie d'en avant n'excède guère la largeur d'une pièce et d'un corridor contigu. La partie de droite est réservée aux religieuses professes, celle de gauche, aux novices et postulantes. L'aile d'en arrière comprend la cuisine et le réfectoire au rez-de-chaussée, la chapelle à l'étage. L'intérieur du



A la crête de la Dominican Hill
le monastère des Frères Prêcheurs.



S. Exc. Mgr W. Brasseur, vicaire apostolique de la Province des Montagnes, préside la cérémonie de Vêtue de nos premières postulantes de Baguio.

couvent offre maints traits de ressemblance avec la maison mère.

Lors de sa visite officielle, en avril de l'année dernière, notre révérende Mère Supérieure Générale avait la joie d'assister à la cérémonie de Prise d'Habit des quatre premières postulantes de notre noviciat philippin. Depuis, cinq autres aspirantes

sont allées peupler le nouveau nid de la « Cité des Pins ». Puisse Notre-Dame, patronne des Iles, assurer la persévérance de ces vocations et en susciter d'autres nombreuses. Le concours de ces religieuses autochtones sera si précieux à nos Missionnaires dans leur apostolat aux Philippines.

WAKAMATSU, JAPON

Le Marché à la Porte

Tous les jours, beau temps, mauvais temps, coiffé de son
chapeau - parasol - parapluie, le *yao-ya san* passe à notre porte avec



son étrange brouette à deux roues chargée de boîtes tassées les unes sur les autres et amarrées par un câble de paille.

En vraie Japonaise, moi aussi, montée sur mes *gela*, je vais au chemin et fais mon marché. C'est une aubaine. La voiturette débordé du meilleur assortiment de produits; il y a là tous les légumes connus au Canada, et en outre, d'énormes carottes blanches nommées *daikon*, des pousses de bambou, divers feuillages très utilisés en cuisine japonaise.

Pendant que les achats sont pesés et payés apparaissent d'autres petites voitures toutes semblables. C'est que non loin de notre école se trouve la place du marché où les gens de la campagne vendent leurs produits à la criée. La vente finie, tous ces paysans

se changent en marchands ambulants et se répandent à travers les quartiers de la ville, offrant leurs marchandises. Auparavant, le tarif des prix a été fixé à l'amiable, dans un *sodan*, en sorte que l'uniformité règne d'un bout à l'autre de Wakamatsu.

Ce marché à la porte présente le double avantage d'une épargne de temps et d'argent, chose précieuse pour tous, mais surtout pour des missionnaires dont les ambitions apostoliques dépassent toujours les limites du temps et de leur bourse. Nous faudrait-il être moins pratiques pour l'avancement du règne de Dieu que notre *yaoya san* pour l'édification de sa mince fortune? Sa diligence provoque la nôtre. Notre but est tellement digne de tous les efforts possibles!

SŒUR MARIE-THEOTIME, M.I.C.
(Simone Frigon, de Cowansville)



Que d'enfants meurent sans baptême, exclus de la vie céleste! Que de païens partout, même en notre pays! Plus d'un milliard de non-baptisés. Sans que vous en eussiez conscience, Dieu, par le baptême, vous a donné la vie surnaturelle. En êtes-vous reconnaissant?

M. ARAMI, *Vivre*



La jeepney

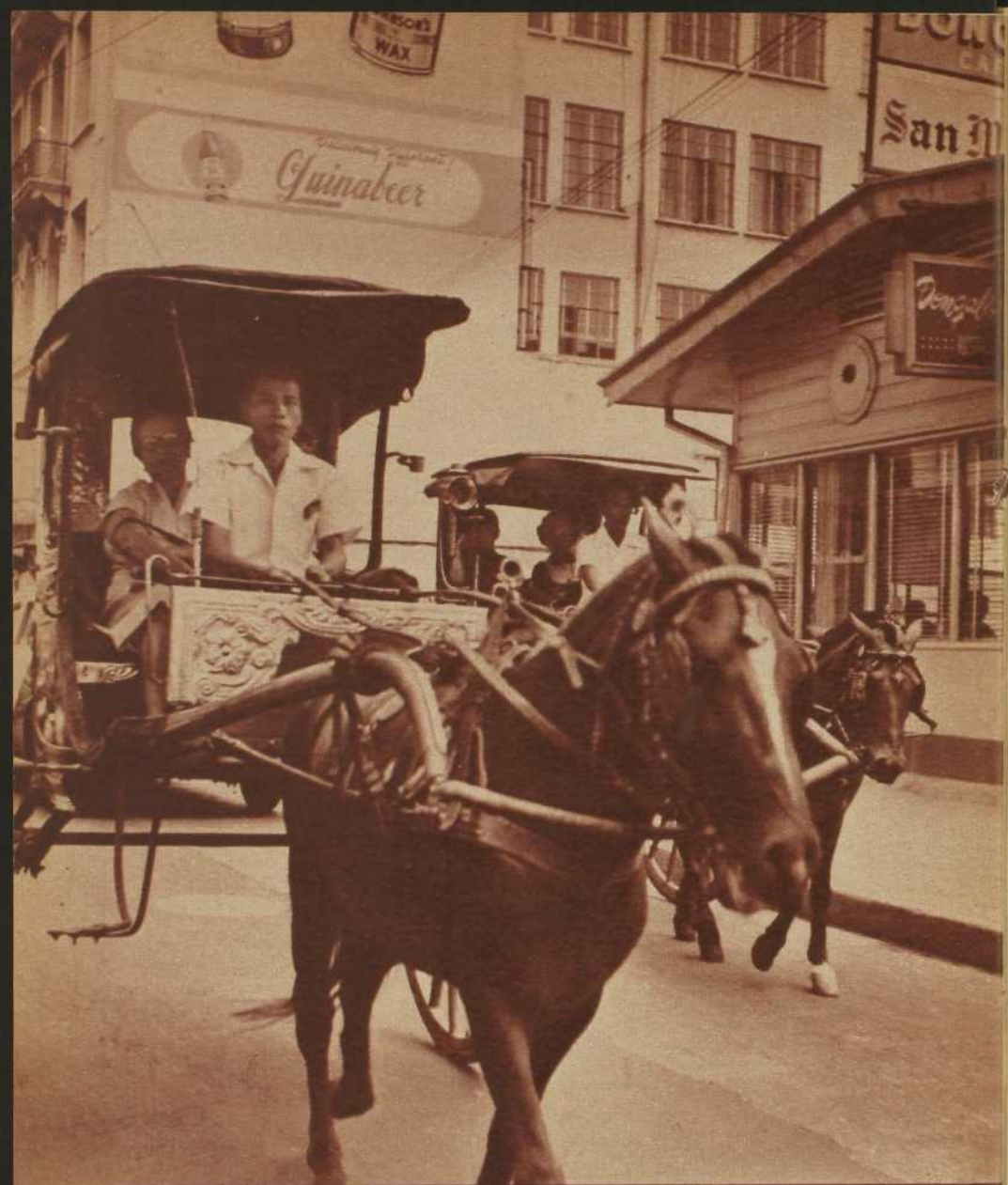
par Sœur MARIE-LUCIE¹, M.I.C.

S'il vous est permis, un jour, de prendre votre envol vers notre si beau pays des Philippines, l'occasion se présentera sans doute plus d'une fois, au cours de vos déplacements, d'utiliser le moyen de locomotion le plus en usage à travers l'Archipel: la jeepney.

Peut-être, votre premier con-

tact avec le typique véhicule souffrira-t-il de quelques frissons d'insécurité, mais ce sentiment, soyez-en sûrs, se dissipera très vite et vous reviendrez sans crainte à cette allègre petite voiture qui sait affronter avec autant d'assurance les quartiers fashionables de Manille et les chemins raboteux des

¹ Marguerite Gagnon, de Québec.



Les calèches philippines.

barrios, pour rouler ensuite fièrement sur le grand boulevard de Quezon City, la nouvelle capitale.

« Mais qu'est-ce au juste que la jeepney ? » me demanderez-vous. Rien d'autre que la jeep de guerre américaine qui a échangé son habit militaire de 1945 contre un costume civil up to date.

Sur sa toilette de couleur vive, des dessins décoratifs variés s'entrelacent. Une capote de toile brune, d'un modèle un peu renfrogné, protège ses occupants contre les ardeurs du soleil tropical, en les privant toutefois de la vue du paysage ou du spectacle de la rue. En avant, sous le pare-brise, figure très souvent un beau nom féminin écrit en grosses lettres éclatantes. En arrière, se lit cet avertissement cocasse: « Don't kiss me! » A l'intérieur, des sentences comme celles-ci: « God bless us! » « In God we trust! » et d'autres plus profanes: « No time for love! » « You are always in my heart! » etc. Une image ou une statuette de la Sainte Vierge, ordinairement Notre-Dame du Perpétuel-Secours, s'orne d'un bouquet de fleurs du pays et même d'une minuscule bougie électrique. Dans les jeeps les plus chic, de jolis rideaux de soie flottent au gré du vent.

Une couple de voyageurs partagent le siège du chauffeur. En arrière, sur les deux bancs recouverts de plastique et disposés dans le sens de la longueur, six

personnes de poids normal s'assoieraient à l'aise; mais alors le propriétaire de la jeepney n'atteindrait pas le maximum de profit réalisable dans son circuit. Donc, un jeune garçon, debout sur le marchepied, interpelle les passants et crie à tue-tête l'itinéraire: « Passay, Baclaran, Paranaque, Las Pinas! » etc.

La voiture ne démarrera point tant qu'il restera le moindre espace libre. Mais ensuite, fermez les yeux, c'est le moment, la course folle commence; car la jeepney qui garde encore quelque chose des fougues de sa vocation première, fonce à travers la foule des piétons, se faufile entre deux autobus qui roulent côte à côte, se fraie un passage dans l'encombrement de calèches, de jeeps, de camions, d'automobiles, qui barrent littéralement le chemin. Sur deux roues, elle exécute un virage, reçoit avec calme une blessure au flanc, enfin, oubliant que sa structure n'est pas d'un matériau contractile à volonté, se mesure à tous les obstacles sans souci des palpitations de cœur de ses occupants!

A cette allure et pour un prix modique, la jeepney peut vous conduire n'importe où et dans n'importe quelle direction: nord, sud, est, ouest. On dit qu'il y a 28,000 jeepneys qui circulent à Manille. Aussi est-ce le moyen de transport le plus utilisé, toujours à la disposition de tous, et à la portée des bourses les plus minces... par conséquent la voi-

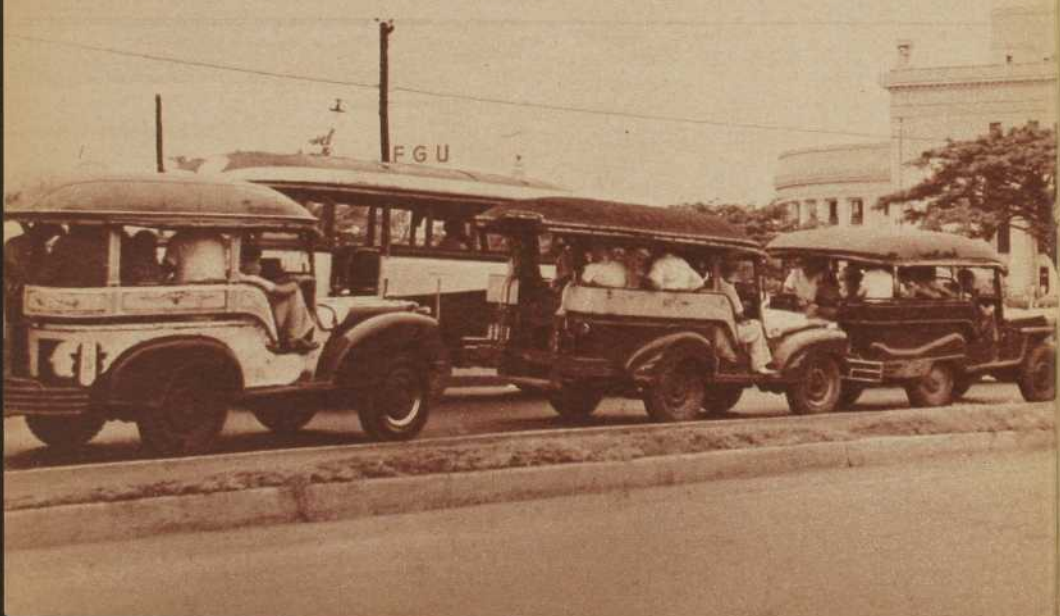
ture des Sœurs missionnaires, même si parfois celles-ci préféreraient être en retard de quelques minutes plutôt que de s'exposer à comparaître devant saint Pierre dans un tourbillon de poussière, ou bien au fracas de la ferraille de jeepneys qui s'entrechoquent!

On signale d'ailleurs très peu d'accidents, car l'habileté du chauffeur philippin tient du prodige. Ce don exceptionnel ne serait-il pas la récompense de sa grande charité? Il n'est pas rare

en effet de voir un chauffeur s'arrêter près d'un compagnon en panne pour lui prêter avec bonne grâce un coup de main secourable.

Pas une de nous donc qui ne monte avec confiance dans l'accommode petite jeep dont les quatre roues qui sauvent tant de pas sont peut-être une réponse à la prière et au sacrifice héroïque de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, quand elle marchait, épuisée, aux intentions des missionnaires.

Quelques-unes des 28,000 jeepneys qui circulent à travers les rues de Manille.



Madeleine Tchang

par Sœur MARIE-CELINE¹, M.I.C.

Au village de Tch'ang Yuen Sien, dans le Ho Nan, tout le monde connaissait et estimait la famille Tchang Koan Ing. C'étaient des chrétiens de vieille souche et de grands propriétaires terriens. Fin lettré, l'homme le plus influent de la région, M. Tchang aurait pu accéder à quelque poste de commande du gouvernement. Mais par un curieux point d'orgueil, sa femme préféra le voir demeurer simple chef de localité.

Un jour, chez ces Chinois traditionalistes, il fut question de fiancer leur fillette Madeleine, âgée de huit ans, qui émergeait gracieuse et sage de la troupe de ses frères et sœurs. Quand elle apprit le projet de ses parents, la petite s'y opposa de façon catégorique, déclarant s'être consacrée à la Sainte Vierge et avoir promis de ne servir qu'elle.

Les Tchang, bien que bons chrétiens, ne voulurent rien entendre à ce motif qui leur occasionnait une réelle perte de face. Madeleine fut punie: on ne lui permit plus d'aller à l'école; on lui enleva ses livres; on la rudoya. Malgré sa jeunesse, elle souffrit beaucoup moralement, et sur-

tout de l'attitude durcie de son père. Cette souffrance, l'enfant la tint secrète. Mais comme sa résistance se heurtait à une rigidité et à une détermination supérieures, elle eut recours à sa Mère du ciel. Après avoir renouvelé sa consécration, elle demanda en toute simplicité la faveur de tomber malade comme sa grande sœur décédée l'année précédente. La réponse vint en trois jours. La fillette fut atteinte du scrofule lequel ne devait pas tarder à la parer d'un collier de larges plaies béantes. Son père en eut le cœur bouleversé. Non, vraiment, on ne pouvait la fiancer dans un tel état.

Cette âme, d'une générosité et d'une force au-dessus de son âge, ne se contenta pas d'endurer son mal avec patience: elle y ajouta l'austérité corporelle. A l'insu de tous, Madeleine glissait des tiges desséchées de sorgho sous son drap; longtemps aussi, elle dissimula une plaie qui lui rongea la poitrine et qu'elle pansait elle-même pour ne pas alarmer sa mère.

Pendant quinze années, Madeleine, toujours en proie à son terrible mal,

¹ Régina Béliveau, de Saint-Paul de Chester.



vécut heureuse avec son cha-
pelet, ses livres et ses travaux
à l'aiguille.

Mais voici que le flot commu-
niste se met à déferler sur
le Ho Nan. M. Tchang n'est
pas lent à comprendre que sa
religion et sa fortune le dési-
gneront à la furie révolution-
naire. Et simplement il se pré-
pare à l'heure fatale... Chaque
jour, il récite son Rosaire et
exhorte ses enfants à rester



fidèles à leur foi jusqu'à la mort.

L'Armée rouge entre à Tch'ang Yuen Sien. M. Tchang avertit les siens: « Quand les communistes viendront m'arrêter, que personne ne se sacrifie pour moi. Dieu me donnera sa grâce au temps voulu, j'en suis certain. Continuez alors votre belle vie de famille comme auparavant.

Cette parole s'accomplit presque sur-le-champ. Des soldats en armes réclament le chef Tchang Koan Ing et le ligotent sous les yeux de sa femme et de ses enfants. Les deux fils aînés disent résolu: « Père, nous vous suivrons jusque dans la mort. » Et en dépit des protestations du prisonnier, ils l'accompagnent au lieu du supplice.

Là, assaut de promesses mirifiques comportant la condition de l'apostasie. Les trois restent inébranlables. Alors, assaut de tortures. Même insuccès. Au milieu des tourments, le plus jeune ne profère pas une seule plainte. On l'exécute. L'aîné demande l'assistance d'un missionnaire; il veut une dernière absolution. Sa femme, présente à cette épouvantable scène, lui rappelle l'impossibilité d'avoir le prêtre, mais lui suggère un acte de contrition parfaite et de confiance en la miséricorde divine. Aussitôt le condamné retrouve son calme, et jusqu'à ce que le bourreau lui tranche la tête, garde un silence recueilli. Le père des victimes, lui, ne sera exécuté qu'après vingt-deux jours

de tortures.

Et Madeleine? et sa mère? Les communistes ne cessent de les harceler. Ordre est donné que tout le monde prenne part aux cours d'endoctrinement. A l'issue de la première séance, on renvoie Mme Tchang et les autres membres de la famille; seule, Madeleine est retenue.

Trois mois durant, la jeune fille subit la torture. Apostasier? Jamais. Elle marchera sur les traces de son père et de ses frères. Un jésuite hongrois qui la connaît apprend qu'elle figure sur la liste noire... Moyennant une forte rançon, il réussit à obtenir son élargissement.

De retour à la maison, Madeleine pense à la vie religieuse: c'est pour elle le résultat de l'endoctrinement! Sa maladie a disparu par miracle au cours de sa détention. Elle fuira donc à l'étranger en quête d'un cloître. Elle n'en souffle mot à sa mère qui a tant de chagrin, mais communique à sa sœur son intention de passer la frontière et de gagner Hong Kong.

De fait, après des jours de marche, elle arrive à Macao d'où elle se réfugie à Kowloon. C'est là que nous la rencontrons. Aujourd'hui, Madeleine travaille chez nous en attendant que le cloître lui ouvre ses portes. Des obstacles se dressent. Mais envers et contre tout, la jeune fille espère en la Vierge Marie, l'Étoile qui a brillé sans éclipse sur sa pauvre vie orageuse.

Avec les

GUIDES

de Karonga

par Sœur SAINT-SERGE¹, M.I.C.

Je me souviens avec attendrissement du beau jour de la promesse. La voix de la cheftaine s'était élevée ferme et claire: « Who goes there? — We're the Girls Guides », avaient répondu en chœur ces Africaines; toutes briguaient l'honneur d'appartenir à l'immense fraternité de Baden Powell. Et, ce jour-là, grâce à la bienveillance de Mgr J.-M. Saint-Denis, P.A., alors de passage à Karonga, une nouvelle patrouille avait été créée en pleine brousse africaine. Consolation pour les missionnaires, et heureux couronnement d'une longue année d'efforts! Le guidisme n'est-il pas pour eux un précieux instrument d'apostolat? Son mérite est d'infuser au cœur de la jeunesse les principes de charité et d'abnégation qui préparent la vie

chrétienne.

Remontons aux débuts, très modestes, de la probation. Une première visite de Sœur Sainte-Alberte², l'animatrice du mouvement, communiqua lumière et enthousiasme à notre gent écolière. Il fallut dès lors soutenir et déployer l'élan. On fit choix des élèves les mieux qualifiées pour répondre à l'idéal proposé. Car, si en général, le port de l'uniforme et surtout la parade enchantent les Noires, il en va tout autrement quand il s'agit d'acquérir l'esprit du mouvement. C'est dur de toujours tendre au bien et d'immoler à tout propos ses mille et une fantaisies! N'est-ce pas déjà difficile pour les jeunes de chez nous, pourtant initiées de bonne heure aux disciplines

¹ Jeanne d'Arc Corriveau, de Saint-Sébastien d'Iberville.

² Gabrielle Saucier, de Montréal.

formatrices! Que dire alors des petites filles de la brousse, nées dans le paganisme et qui ne possèdent aucune notion de loi, d'ordre, encore moins de sacrifice? Ne connaissant pas le bon Dieu, elles n'ont jamais goûté à la joie de se donner pour Lui le grand Chef, pour Elle Notre-Dame de la Route. Seule une lutte courageuse et patiente pouvait opérer la métamorphose.

La Guide doit être disponible à tout moment. Etre prête à servir dès le lever, à l'heure des repas, après le travail au jardin et, même à la fin du jour, accourir encore au pre-

mier appel, voilà de l'héroïsme tout court pour des natures primitives et indépendantes.

La Guide doit être loyale. Nos aspirantes s'exercent à obéir, non par crainte ou seulement en présence de la surveillante, mais toujours et partout. Comme il faut insister sur ce point, si l'on veut battre en brèche la mentalité plusieurs fois séculaire des indigènes! Pour nos fillettes tout est parfait, elles n'ont failli en rien si leurs incartades sont passées inaperçues: être prise en défaut, voilà le seul mal à éviter! Elles ont donc appris, non sans étonnement, qu'elles

La compagnie des Guides de Katete avec lesquelles leurs cadettes de Karonga ambitionnent de rivaliser.
Au centre, Sœur Sainte-Alberte, initiatrice du mouvement.



enfreignent la deuxième loi lorsqu'ayant permission d'aller au lac pour s'y baigner, elles se rendent plutôt au village voisin, rencontrer des amis.

Elles ne prisent guère davantage la sixième loi. « *Amayi*, nous faut-il donc pousser la bonté jusqu'à ne plus tuer les oiseaux?... c'est pourtant délicieux! » De fait, la chair de certains passereaux assaisonne, de fois à autre, leur bouillie de maïs.

Que dire des réunions? Pour assurer la présence des externes, elles ont lieu après la messe dominicale, dans une classe. Deux planches fixées le long des murs, à hauteur différente, servent l'une de pupitre, l'autre de banc. Ces assemblées ont leur côté récréatif. Voyez-vous, à l'heure du jeu, nos petites Guides alignées dans la cour, une feuille de bananier sous les pieds? Maintenant qu'elles sont un peu aguerries, elles s'en passent, mais au début, les protestations éclataient: « *Amayi!*... le soleil tape et le sable cuit!... » Il faut dire que parfois le mercure monte jusqu'à cent vingt degrés.

Ces quelques traits illustrent un peu les efforts de nos fillettes pour se hausser à l'idéal guide. Oh! si elles étaient baptisées et partant fortifiées par la vie divine, leur transformation serait plus rapide et leur persévérance moins aléatoire. Hélas! toutes ne désirent pas encore devenir chrétiennes. Les conversions ne sont que des coups de grâce. Puissante et efficace, celle qui transforma la jeune Lusuwiro régénérée sous le nom de Thérèse! Pour abjurer le protestantisme, que ne dut-elle pas souffrir de la part de son grand-père, un polygame au cœur dur!

Oui, le guidisme avec ses tonifiantes exigences sert excellemment la cause missionnaire. Le travail accompli au cours des derniers mois est déjà prometteur pour l'avenir. Une compagne me racontait les prouesses de notre turbulente Bernesi: « Je lui ai demandé de balayer la cour de la cuisine. Aussitôt, elle accourt, saisit le balai et, souriante, accomplit toute la tâche... c'est à ne plus la reconnaître! » De même, au dispensaire, Sœur Sainte-Yvette¹ voit les jeunes Guides arriver rayonnantes et empressées portant une malade sur leur dos. Vont-elles au bois pour quelque corvée? elles partent et reviennent, un chant sur les lèvres. Vraiment, la vie est belle maintenant pour nos petites Guides: elles sont prêtes au don de soi.

Etre prête! Plus que jamais, il faut l'être à Karonga! La *Free Church of Scotland* a établi le mouvement guide à l'école protestante, il y a deux ans. Mais comme il n'y eut aucun blanc pour s'en occuper, l'enregistrement retarda et aujourd'hui St. Mary's Girls School les devance. Avec quelle fierté notre cheftaine annonce, à l'occasion; « Karonga, First Company... »

Pour le bien de l'Église, l'école catholique se doit de maintenir ses positions. Que nous serions heureuses de pouvoir procurer l'uniforme à chacune de nos Guides! Déjà, une bienfaitrice s'est chargée d'envoyer les bérets. Avec seulement de quoi... payer, nous trouverions l'étoffe requise au Nyassaland; les fillettes tresseraient elles-mêmes leur ceinture en *mikambalala* (feuilles de palmier). Mais qui nous pourvoira du chapelet et du canif pour suspendre à la ceinture de *mikambalala*?

Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, Ho Ping Tung, 2nd Section, An Tung Chieh
363, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya kui

EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.

AUX ILES PHILIPPINES

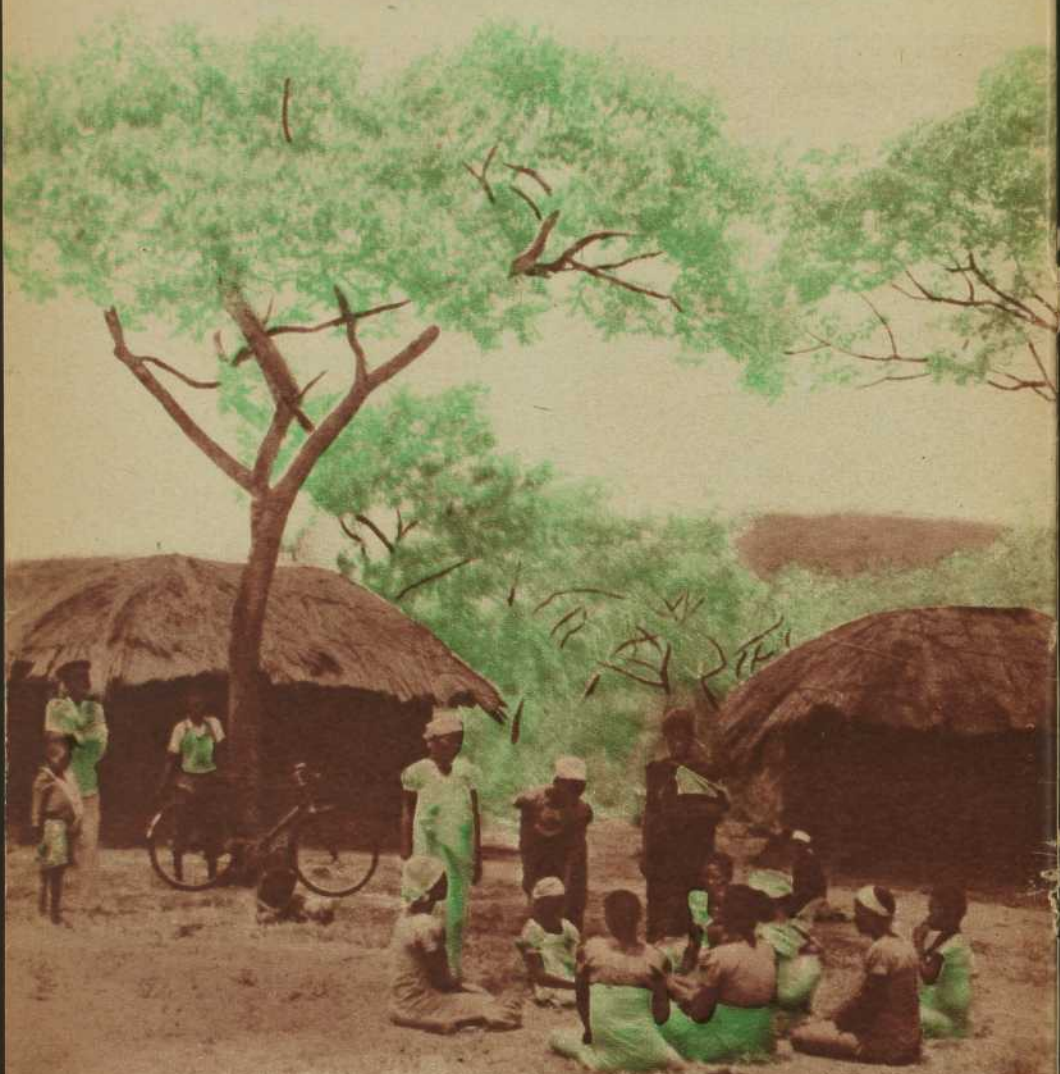
- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPHI MISSION, Rumphii, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU MISSION,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA, P. O. Magodi
Northern Rhodesia, B.C. Africa.



Convalescentes près des huttes
réservées aux malades de l'Hôpital.